LES DÉNOMINATIONS BILINGUES PORTEUSES D'IDÉOLOGIE : LE CAS DES LIEUX SAINTS EN TERRE SAINTE

Afaf SAID[1]

Résumé : L'une des façons par laquelle le conflit se manifeste est la manière dont les parties impliquées choisissent de désigner un lieu disputé. Cet article se propose de comprendre comment la traduction participe à ce conflit sémantique. La source de cette étude se trouve dans des documents onusiens traduits en arabe. Nous nous intéressons précisément aux textes relatifs au patrimoine mondial. Les données ont été analysées selon la théorie de narration et le processus de « *Framing by Labelling* » (Baker 2006) : l'une des références principales pour l'étude des systèmes conflictuels de désignation.

Mots clés : noms conflictuels, conflit israélo-arabe, toponymie, idéologie, affirmation identitaire.

Abstract: One of the ways in which conflict is manifested is the way a given party involved in a given conflict chooses to designate a disputed area. This article aims to understand how the translation of conflicting names takes part in this semantic conflict. This comparative study is based on documents of the United Nations, translated in Arabic, a language often neglected in western mainstream translation studies. We are more specifically interested in texts dealing with questions about world heritage. The data was analyzed according to the Narrative Theory (Baker, 2006), notably the "Framing by Labeling": one of the major references in the study of rival systems of naming in translation.

Key words: rival names, arab-israeli conflict, toponymy, ideology, identity affirmation.

Introduction

Toute forme de désignation utilisée pour nommer un élément impliqué dans le cadre d'un récit donné offre un cadre interprétatif qui guide et contraint notre réaction au récit en question. Par exemple, il existe des noms propres qui ont des équivalents dans d'autres langues, ce qui facilite bien évidemment la communication et le dialogue entre les cultures. Par exemple, Jérusalem est « القدس » (al-quds) en arabe et « ירושלים » en Hébreu, et Hébron est « חברון » en Hébreu et « الخليل » (Al-khalil) en arabe.

Dans certains cas, les variations toponymiques ne représentent pas seulement une question culturelle, elles reflètent également un problème de politique et de souveraineté. Esplanade des mosquées/al-haram al-sharif ou mont du temple ? Le mur des lamentations ou le mur d'al-buraq ? al-haram al-

[1] École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, Paris, France, afafisayed@gmail.com.

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

ibrahimi[1] ou tombeau des patriarches ? Mosquée Bilal bin Rabah ou tombe de Rachel ? Ces toponymes désignent des lieux saints qui se trouvent, respectivement à Jérusalem, à Hébron et à Bethléem. De prime abord, ils pourraient apparaître des lieux simples dont les noms ont des équivalents en plusieurs langues, ce qui faciliterait ainsi leurs traductions. Mais la chose n'est pas aussi simple.

Al-haram al-sharif ou le mont du temple est une zone actuelle de conflit, ses racines remontant à un passé lointain. Les Israélites, les Chrétiens et les Musulmans se sont disputés ce lieu saint et y ont construit une succession de sanctuaires. Le conflit actuel sur l'esplanade entre les Israéliens et les Arabes se trouve sur une parcelle de terrain connue comme la Terre Sainte, Israël ou la Palestine. Les Juifs et les Musulmans réclament le droit exclusif de la souveraineté du lieu et ils ne sont pas disposés à la partager.

Par conséquent, ces lieux font l'objet d'une confrontation identitaire dans le cadre du fameux conflit israélo-arabe qui a toujours été une guerre de mots et une confrontation interminable entre des points de vue et des récits incompatibles. D'ailleurs, la guerre sémantique ne se limite pas au conflit militaro-politique, elle s'étend bien évidemment sur le terrain culturel et religieux. Pour Gilbert Achcar (2009), le conflit israélo-arabe ne se réduit pas aux guerres menées sur les champs de bataille du Moyen-Orient. Il comprend aussi une autre dimension, une « bataille des récits » opposés et une négation des récits des autres (Achcar, 2009 : 15).

Mais si, en raison des enjeux géopolitiques, l'acuité de cette question nourrit sans relâche les travaux des chercheurs, peu d'attention a été apportée à la toponymie des lieux religieux et culturels qui s'y trouvent. Il existe peu de travaux sur les stratégies adoptées lorsqu'il s'agit de les traduire d'une langue-culture à l'autre.

L'objectif du présent article est de cerner la dénomination toponymique bilingue des lieux saints conflictuels, dans sa dimension sociolinguistique et traductologique. L'usage de certaines dénominations plutôt que d'autres pourrait légitimer ou réfuter des points de vue contradictoires. La toponymie pourrait ainsi être considérée comme révélatrice de l'idéologie politique et un moyen d'appropriation des lieux géographiques. Il est alors question ici de dévoiler comment les traducteurs abordent la traduction des toponymes d'une langue-culture source à une langue-culture cible. À cette fin, nous allons analyser la traduction des toponymes conflictuels au sein des organisations internationales, et plus précisément l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture (UNESCO), étant donné qu'ils sont ancrés dans une communauté linguistique, culturelle, religieuse et/ou politique. Dans cette perspective, nous envisageons un cas de conflit mené, entre autres, sur

[1] Pour les noms des lieux saints employés dans le présent article, nous avons privilégié les minuscules. C'est au fond une manière de revendiquer la modestie du propos, dans un débat où il y a trop de majuscules et trop de vaches sacrées : al-haram al-sharif, mont du temple, esplanade des mosquées, et j'en passe.

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

l'ordre toponymique où il est question d'affirmation identitaire et souveraine sur des lieux saints revendiqués par deux parties en conflit, à savoir le conflit israélo-arabe.

Les traducteurs au sein d'une telle organisation, qui ont la chance de ne s'affronter, pour l'essentiel, que par la parole et l'écrit, doivent *a priori*, selon Zaina Kenge[1], prendre en considération et garder toujours à l'esprit les questions politiques délicates et les sensibilités existantes entre les états membres. Ils doivent aussi rester attentifs à faire en sorte de transférer le sens et de respecter ce qui est dit dans le texte source littéralement. Le travail des traducteurs est régi par une règle non-écrite qui contraint le traducteur à reproduire l'original dans son intégralité (Hermans, 1999 : 62).

Certes, en théorie, les traducteurs sont censés transmettre le message tel qu'il est dans le texte source. Mais est-ce que c'est toujours possible eu égard aux caractères extralinguistiques et culturels des éléments à traduire ? Les mots sont toujours liés à un contexte donné et donc plus ou moins porteurs d'idéologie, qu'il s'agisse d'un corps d'idées ou de convictions orientées ou non vers l'action politique. Ainsi, ils portent toujours des connotations qui doivent être considérées lors de la traduction.

L'histoire témoigne des relations étroites entre le pouvoir politique et la traduction. Le processus traductif représente un enjeu de pouvoirs coercitifs exercés à la faveur de l'une ou l'autre des parties. Différents éléments, et notamment la toponymie, sont convoités par les élites politiques sachant leur rôle central dans de telles situations. La question évoquée dans le présent article provient d'une lutte de pouvoir et de souveraineté qui se manifeste dans les toponymes bilingues dans une zone disputée par deux langues-cultures en conflit.

Les traducteurs et les interprètes se vantent d'être créatifs en traitant de tels éléments, parfois sans considérer le contexte politique et social dans lesquels ils sont utilisés. D'ailleurs, les noms et les titres qu'on donne aux lieux et aux gens sont des outils particulièrement puissants de processus du cadrage (Baker, 2006 : 122).

Les systèmes conflictuels de désignation sont problématiques en traduction. La traduction des toponymes pourrait apparaître simple à première vue. Par contre, les traducteurs se trouvent face à de nombreux défis aux niveaux linguistique, culturel, politique et idéologique, relevant des cultures source et cible respectivement. Cela devient encore plus crucial dans la traduction des noms propres porteurs d'idéologies se référant aux lieux dont la souveraineté est revendiquée par plusieurs nations en conflit relevant non seulement des questions politiques, mais également des questions identitaires, religieuses et historiques.

Notre analyse trouve écho chez Baker (2005), qui se révolte contre la croyance commune selon laquelle les traducteurs sont conçus comme des

[1] https://www.youtube.com/watch?v=9DiDSIUZf4Q

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

constructeurs apolitiques de ponts interculturels, et dont la seule et unique mission est de promouvoir le dialogue et la compréhension mutuelle afin de construire la paix. Baker nous invite ainsi à repenser le rôle des traducteurs et de reconnaître le fait qu'ils « *participate in very decisive ways in promoting and circulating narratives and discourses of various types – some promoting peace, others fueling conflicts* ».[1] Elle considère que la construction des récits en général, et à travers la traduction, n'est qu'un processus d'appropriation sélective d'un ensemble d'événements et d'éléments de la foulée des événements qui contribuent à la constitution de l'expérience humaine. Ainsi, et afin de construire un récit cohérent, il est inévitable d'exclure certains éléments pour en privilégier d'autres. Ici vient le rôle des traducteurs et des interprètes ; ils participent en général à souligner les éléments qu'ils s'approprient délibérément, ainsi qu'à les imposer à notre conscience à travers l'exposition répétée.

Comme certains chercheurs le postulent, dont Maria Tymoczko (2003), les traducteurs appartiennent et fonctionnent depuis des zones situées "entre" les cultures. Cette vision des traducteurs les place dans une « *no man's land*[2] » idéalisée où les traducteurs sont censés être neutres. Dans cette perspective, les traducteurs n'adhèrent à aucune culture quelconque et peuvent transcender toute affiliation politique et/ou culturelle.

D'autres chercheurs se sont opposés à cette vision, dont Baker qui argumente de manière convaincante que :

> *I would argue that by over-romanticising the role of translation and translators as peace-giving enablers of communication, we abstract them out of history, out of the narratives that necessarily shape their outlook on life, and in the course of doing so we risk intensifying their blindspots and encouraging them to become complacent about the nature of their interventions, and less conscious of the potential damage they can do. A narrative view helps us understand that people's behaviour is ultimately guided by the stories they believe about the vents in which they are embedded, rather than by their religious or national affiliation.*[3]

---

[1] « participent des façons décisives à promouvoir et circuler des récits et des discours varié dont certains contribuent à promouvoir la paix alors que d'autres alimentent des conflits » (notre traduction).

[2] Le terrain de personne

[3] « Je dirais qu'en sur-idéalisant le rôle de la traduction et des traducteurs en tant que facilitateurs de communication pour la paix, nous les extrayons de l'histoire, des récits qui façonnent nécessairement leur vision de la vie. Nous risquant ainsi d'intensifier leurs angles morts et de les encourager à rester indifférents à l'égard de la nature de leurs interventions et d'être moins conscients des dommages potentiels qu'ils peuvent causer. Une vision narrative nous aide à comprendre que le comportement des gens est fondamentalement guidé par les histoires auxquelles ils croient au sujet des événements dans lesquels ils sont impliqués, plutôt que par leur appartenance religieuse ou nationale » (notre traduction).

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

Se basant sur la théorie narrative, Baker (2005) stipule qu'il n'existe pas d'espaces intermédiaires (*in-between*) et que personne, y compris les traducteurs, ne peut se tenir à l'extérieur ou entre des récits. Les traducteurs sont au cœur de l'interaction et l'échange des récits qui façonnent leur propre vie ainsi que celle de ceux pour qui et entre qui ils traduisent et interprètent.

MacIntyre, cité par Baker (2006) confirme que « *there may be rival systems of naming, where there are rival communities and traditions, so that to use a name is at once to make a claim about political and social legitimacy and to deny a rival claim*"[1] (Baker, 2006 : 124). Voici une pensée qui résume l'esprit même de notre travail.

Toponymie et enjeux traductionnels

Nous entendons par la toponymie, l'étude des significations des désignations des lieux. Pour des raisons religieuses, il y a eu un intérêt marqué pour les noms des lieux mentionnés dans les livres sacrés des religions monothéistes en matière de signification et d'étymologie. Dans les zones politiquement disputées, les désignations des lieux deviennent un sujet délicat et chargé. Après la création de l'état d'Israël (1948), plusieurs endroits ont été systématiquement renommés dans un désir de judaïser les noms arabes.

La toponymie joue un rôle important dans l'affrontement israélo-arabe. L'arme toponymique pourrait nourrir les conflits géopolitiques. Dans cette perspective, le professeur en géographie politique de l'Université de Genève, Frédéric Giraut, comme cité par Michel Danthe (2016), explique que « dans le conflit israélo-palestinien comme dans d'autres situations de crise, les noms de lieux peuvent devenir le terrain d'affrontements hautement symboliques »[2].

Dès qu'on parle de la guerre des mots et des informations dans le conflit israélo-arabe, on pense directement aux programmes politiques des deux parties impliquées ainsi qu'à la guerre militaire et aux évènements qui s'y rapportent. La langue joue un rôle considérable à ce niveau dont l'importance est reflétée par le nombre d'études menées à ce propos. D'ailleurs, rares sont ceux qui ont abordé les dimensions culturelles et académiques de ces conflits puisque la langue dans ce cas n'est pas seulement un outil employé pour exprimer un point de vue sur un conflit politique mais aussi une représentation des liens identitaires avec la terre, la religion, et l'héritage d'une région particulière (Dahamshe, 2017, Amara, 2018, Said, 2019). De plus, l'arabe et l'hébreu, les deux langues nationales des peuples qui habitent dans cette région, sont considérées par leurs utilisateurs comme sacrées, ce qui donne des connotations religieuses intouchables aux éléments de ces deux langues-cultures.

---

[1] « Il existe des systèmes conflictuels de désignation, et des communautés et des traditions en conflit, pour qui le fait d'utiliser un nom est à la fois de légitimer un récit politique et social et nier un récit opposant » (notre traduction).

[2] https://www.letemps.ch/opinions/jerusalem-lunesco-revisetelle-lhistoire-israel-faitil-calimero

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

Parmi leurs fonctions, les noms de lieux sont dits vecteurs d'une transmission transgénérationnelle. Ils rappellent l'origine des lieux. Mais que communiquent-ils exactement ? À quelle réalité toponymique avons-nous alors affaire ? Quels témoignages transportent et apportent ces noms de lieux ?

Qu'y a-t-il dans un nom ? L'identifiant principal d'un endroit est bien son nom. Nous sommes d'accord avec Bahram Amirahmadian qui confirme, dans une étude[1] menée au nom du Groupe D'Experts des Nations Unies pour les Noms Géographiques, l'importance des noms pour la mémoire qu'ils véhiculent et le trésor qu'ils renferment. Un nom suffit pour confirmer ou dénier la relation d'un site à une partie donnée. Aujourd'hui, à l'heure de la globalisation des échanges ou de la prétendue mondialisation, la tendance vise à une standardisation des noms géographiques pour une soi-disant meilleure compréhension internationale. Cependant, la relation étroite entre les noms de certains lieux ayant de différentes dénominations d'un côté, et leur identité de l'autre, cette tâche devient quasi impossible.

Ce phénomène peut être rencontré non seulement dans la quantité des termes échangés mais également dans les stratégies employées pour traduire un mot qui est originellement ancré dans une culture et censé représenter cette autre culture dans un contexte où la notion de bilinguisme pose un nombre de problèmes d'identité et de légitimité.

L'analyse quantitative des stratégies traductionnelles employées lors de la traduction des toponymes aide à révéler les tendances existantes à ce propos (Said, 2019). Les noms sont munis d'importance significative. Ils font partie d'un récit et donnent des informations sur leurs référents chez les lecteurs cibles. Face à ces aspects extralinguistiques, il y a des traducteurs qui optent pour la traduction littérale de ces noms. Par contre, il y en a d'autres qui se donnent la liberté d'adapter ces noms propres et géographiques aux conventions et aux règles de la culture et de la langue cible. Nous trouvons ces deux tendances dans les traductions des textes de l'UNESCO. Par exemple, dans un texte du conseil exécutif de l'organisation daté de 2017, il y a une partie sur les sites d'al-haram al-ibrahimi, tombeau des patriarches à al-khalil/hébron et sur la mosquée de Bilal bin Rabah, tombe de Rachel à Bethléem. Après avoir consulté la version arabe, nous remarquons que le traducteur arabe a reproduit le texte source tel qu'il est sans toucher ni à son contenu ni à sa structure comme nous le voyons dans le tableau ci-dessous :

d'**Al-Haram Al-Ibrahimi Tombeau des Patriarches** à **Al-Khalil/Hébron** et de la mosquée **Bilal Bin Rabah/Tombe de Rachel à Bethléem**	**الحرم الإبراهيمي/كهف البطاركة** في **الخليل ومسجد بلال بن رباح/قبر راحيل في بيت لحم**

[1]https://unstats.un.org/unsd/geoinfo/UNGEGN/docs/25th-gegn-docs/wp%20papers/wp68-toponyms-iran.pdf

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

Par contre, nous n'avons en arabe qu'une seule désignation de la ville d'Hébron qui est « al-khalil- الخليل » ce qui explique l'usage d'une seule unité de désignation dans la version arabe.

Dans d'autres cas, le traducteur se permet d'ajouter sa touche personnelle et de prendre des décisions à sa charge comme par exemple l'omission de certains passages dans sa traduction. Dans le cas de la double dénomination, il peut opter pour supprimer l'un ou l'autre des noms. Par exemple, nous avons remarqué, dans notre analyse de corpus, que le traducteur arabe opte pour l'omission des noms qui ne relèvent pas de la perception de sa propre culture, comme dans le tableau ci-dessous :

Dans une lettre datée du 27 janvier 2015, la délégation permanente de Palestine a appelé l'attention de la Directrice générale sur le fait que, le 20 janvier, une délégation du Ministère des affaires étrangères israélien avait accédé au ***Mont du Temple/Harames-Sharif.***[1]	وفي الخطاب المؤرّخ في 27 كانون الثاني/يناير 2015، استرعى وفد فلسطين الدائم انتباه المديرة العامة إلى أنّ وفداً من وزارة الخارجية الإسرائيلية قد دخل إلى ***الحرم الشريف*** بتاريخ 20 كانون الثاني/يناير.[2]

La décision de ne pas reproduire le terme correspondant à la perception juive du même lieu qui est « mont du templeجبل الهيكل » supprime l'un des aspects du sens souhaité par le texte source, à savoir la garantie de la présence de l'altérité dans le texte, de ne pas exclure l'autre et le respect de toutes les perceptions du lieu en utilisant les noms revendiqués par les deux parties concernées. La traduction s'avère ainsi comme un outil de repositionnement et de reconfiguration des relations entre le lectorat et le texte. Mason et Şerban (2003 : 290) confirment que ces changements pourraient refaçonner la relation entre le traducteur et le texte en permettant aux traducteurs de prendre de la distance, ou bien au contraire, de créer des liens plus étroits entre les lecteurs et le texte.

Désigner pour se (re)positionner

Dans un contexte bilingue, il existe des séries d'équivalents ou de désignations bilingues. Ces désignations sont dans la plupart du temps considérées comme des équivalents naturels d'une histoire écrite des deux mains. Par contre, les termes dans les deux langues-cultures pourraient ne pas couvrir le même sens ou les mêmes référents ou connotations.

La lexicalisation dans l'analyse du discours (ou bien "labelling" selon la théorie socio-narrative) est considérée comme l'une des techniques par

[1] https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000232326_fre
[2] https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000232326_ara

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

lesquelles un locuteur dévoile son attitude par rapport à un phénomène particulier ou à un groupe de personnes, un évènement ou une zone géographique. Il serait facile alors de déduire les positions des uns et des autres par rapport à un conflit donné selon l'usage de tel ou tel terme. Baker (2006) démontre à travers la théorie narrative et surtout le processus de "*Framing by Labeling*" comment les différentes parties exploitent la narration au service de leurs propres objectifs. Le cadrage est un bon moyen d'analyse pour démontrer de quelle façon le même récit peut être formulé très différemment par les divers narrateurs. Van Dijk (1995) confirme également à ce propos que "*the major dimension of discourse meaning controlled by ideologies is the selection of word meaning through lexicalization*[1]" (Van Dijk, 1995: 259).

Ainsi, le processus qui consiste à désigner des lieux dépasse la simple fonction de la dénomination, il indique également la raison pour laquelle ils sont appelés ainsi. Les noms identifient ainsi les personnes qui partagent les mêmes croyances et les mêmes justifications de l'autorité et de la souveraineté légitimes et ainsi de suite.

En nous accordant sur le nom à utiliser, nous révélons plus au moins l'idéologie à laquelle nous adhérons. Les désignations sont des *"ideological decisions given the political position of the speaker and her or his group"*[2], comme l'indique van Dijk (1995 : 259). Les noms propres font partie des systèmes culturels et participent, en ce sens, à la construction de notre perception du monde. Plusieurs théoriciens affirment que l'acte traduisant implique un processus de manipulation, de violence et d'appropriation. Venuti (1995, 1996, 1998) stipule, par exemple, que le principal objectif de l'activité traduisante représente un acte de violence. En se basant sur les concepts de « *domestication* » et de « *foreignisaion* », il stipule que la violence de traduction réside dans son principal objectif : la reconstruction du texte étranger conformément aux valeurs, aux croyances et aux représentations qui existent déjà dans la langue cible. Les différences qui pourraient être transmises dans les traductions sont désormais imprégnées par la langue-culture cible et assimilées à ses positions d'intelligibilité, ses codes et ses idéologies. Venuti indique également que la traduction a comme fonction de représenter « l'autre culturel » comme ne pas étant différent, mais reconnaissable et familier. Cette fonction risque de produire un acte de domestication absolue du texte étranger et ainsi entraînant une appropriation des cultures étrangères en faveur des agendas locaux, culturels, économiques et politiques (Venuti, 1996 : 196).

En même temps, la formalisation implique une réduction dans le sens où la complexité du contexte original est remplacée par un ensemble de relations ancrées dans le monde référentiel de la culture cible.

---

[1] « La dimension majeure du sens du discours contrôlé par des idéologies est la sélection du sens des mots à travers la lexicalisation » (notre traduction).

[2] « Décisions idéologiques vu le positionnement politique de locuteur et du groupe auquel il/elle adhère » (notre traduction).

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

La traduction étant une appropriation, plus un toponyme aurait des liens historiques avec une culture donnée, plus on aurait tendance à le traduire, et inversement. Mais qu'arrive-t-il quand l'unité linguistique de toponyme n'est guère séparable de son identité ? Et qu'arrive-t-il quand ce toponyme appartient à une autre nation, une identité, une religion complètement différentes, mais aussi parfois disputées ? À titre d'exemple, un traducteur qui méconnaît/néglige les implications des choix sémantiques et traduit « mont du temple » par « al-haram al-sharif » pourrait mettre inévitablement en péril la position du locuteur traduit. En même temps, les traducteurs ont, eux aussi, leurs propres points de vue et se portent responsables chacun de sa part de l'élaboration et de la circulation des récits.

Les termes d'une langue donnée, et la façon dont ils sont employés, sont capables de (re)façonner son peuple. Plus le polysystème d'accueil est fort, plus les stratégies de domestication deviennent fortes. D'après Venuti (1992), il est difficile qu'un traducteur, qui appartient à un polysystème dominant, produise une traduction qui ne correspond pas à l'horizon d'attente de ses lecteurs. Venuti démontre que le travail de l'auteur de l'original est parfois sacrifié par souci de lisibilité et de compréhension.

Le poids du culturel dans la traduction des toponymes

La traduction est une communication interculturelle dans sa forme la plus pure. Néanmoins, son rôle et son pouvoir à former et/ou à déformer des identités culturelles n'a gagné de terrain que récemment (Alvarez Rodríguez & Vidal, 1996).

La traduction se fait entre langues-cultures, mais elle a souvent lieu dans un cadre social et culturel, ce qui fait d'elle une activité sociale et culturelle par essence. Elle est une rencontre et une tension entre deux cultures et deux visions du monde. Il est impossible d'échapper aux charges culturelles qui représentent des groupes ethniques, linguistiques, et politiques, et qui se croisent, violemment ou autrement, avec d'autres groupes ethniques, linguistiques ou politiques. Donc, comme le dit clairement Lefevere, ce n'est pas la langue qui pose des problèmes, mais l'idéologie, la poétique ainsi que les éléments culturels qui restent présents ou qui disparaissent de ce qui devient la version culturelle cible du texte à traduire (Lefevere, 1990 : 26).

Nida et Taber (1974) sont parmi les principaux défenseurs de cette approche et peuvent être considérés comme les précurseurs de l'approche fonctionnelle en traductologie. De même, Nord (1990) et Vermeer (dans Venuti, 2000) ont développé cette tendance en traductologie dans la théorie du Skopos plus orientée vers la fonction et le contexte socio-culturel. Ils ont mis l'accent sur la fonction du message et son adaptation à la culture cible. Il est important de tenir compte du public cible. Le fait de considérer la fonction et le but de la communication comme facteurs déterminants de la stratégie de traduction pourrait laisser entrevoir une approche de traduction extrêmement libre.

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

La restructuration du discours à travers les transferts linguistiques participe à la construction de l'image de l'objet en question. Ce qui semble poser un problème dans la situation de la traduction des toponymes c'est la liberté prise dans le choix des noms, à travers l'adaptation d'un certain nombre d'aspects extralinguistiques. Ces adaptations transforment le contexte général des énoncés et, par conséquent, l'objectif de la communication.

Les cultures sont généralement prisonnières de leurs passés respectifs. À ce propos, Edward Said stipule que le recours au passé figure parmi les stratégies les plus fréquentes dans l'interprétation du présent (Said, E. 1993 : 1). Au moment même où les cultures se croisent et se rencontrent à travers la traduction, leur passé respectif surgit et elles se livrent à une compétition pour affirmer leur influence. De ce fait, il importe que le travail du traducteur s'inscrive dans sa propre histoire tout en ayant conscience de l'histoire de l'Autre qui se trouve dans une situation similaire en matière de politique, de langue et d'histoire.

Le poids de l'histoire dans la traduction des toponymes

L'esplanade, connue chez les Juifs et les Chrétiens comme « le mont de temple » et chez les Musulmans comme « al-haram al-sharif » (le noble sanctuaire), attise des émotions et des passions contradictoires. Pour le judaïsme, c'est le lieu le plus sacré où Salomon avait construit son temple. Pour la chrétienté, c'est le lieu du temple hérodien que Jésus fréquentait. Pour l'islam, c'est le lieu saint d'où le prophète Mohamed avait effectué son mystérieux voyage sur sa monture extraordinaire nommée Al-bouraq, puis son ascension aux cieux. Ce lieu saint a été l'objet de violentes émeutes entre Palestiniens et Israéliens. L'héritage de ce lieu est d'autant plus d'actualité que l'Unesco avait en 2011 accepté la Palestine comme état membre à part entière. Les Israéliens ont protesté la proposition des Palestiniens de la candidature de l'Esplanade comme partie intégrante de leur patrimoine. Une initiative qui avait alors déclenché un conflit de légitimité entre les deux communautés religieuses.

Le vocabulaire utilisé influence la perception de la réalité, véhicule des idées orientées et une certaine représentation de la réalité. Ici, les choix toponymiques ne sont pas des unités linguistiques vides de sens, ni politiquement neutres. En d'autres termes, les désignations utilisées pour parler d'un lieu historique, qui plus est dans une zone disputée, contiennent une dimension géopolitique. C'est pourquoi les traducteurs doivent être conscients du poids lourd que l'histoire place dans de tels termes.

Puisque selon le toponyme choisi, un même lieu pourrait changer d'identité, d'appartenance religieuse, voire de nationalité, puisque chaque nom renvoie à des liens historiques profonds avec une culture particulière, nous pouvons conclure que la traduction des noms propres des lieux est bien une forme d'appropriation de ces lieux, en fonction de l'histoire qu'ils entretiennent avec une nation particulière. L'emploi d'un toponyme plutôt qu'un autre pour le même lieu n'est donc pas objectif et témoigne d'une façon de penser et de

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

s'approprier le lieu, son histoire et ses implications. De ce fait, les différents noms disputés n'ont pas les mêmes connotations.

Terminologie et traduction : Cas de l'esplanade des mosquées

Situé dans la vieille ville de Jérusalem, « al-haram al-sharif », « l'esplanade des mosquées » ou le « mont du temple » ou encore « l'esplanade du temple », est un endroit sacré depuis près de trois millénaires.

La souveraineté de l'esplanade des mosquées à Jérusalem est l'un des problèmes les plus névralgiques du conflit israélo-arabe. Ce lieu, source de conflit, est considéré par plusieurs peuples comme l'un des lieux les plus importants au monde.

L'expression « esplanade des Mosquées » est la désignation privilégiée par la presse française pour désigner le lieu et qui n'a pas d'équivalent dans d'autres langues, et que nous avons décidé d'adopter dans le présent travail. Pour les Juifs, c'est le « mont du temple » ou « har ha-bayit » en hébreu, alors que pour les musulmans le « haram al-sharif », c'est-à-dire le « noble Sanctuaire » (Bourdon, 2009 : 64). La presse anglophone utilise plutôt « mont du temple » (Temple Mount) ou plus récemment « haram al-sharif ».

L'année 2016, à titre d'exemple, a vu se confronter les pro-Israéliens et les pro-Palestiniens qui se sont déchirés à propos des Décisions intitulées « Palestine occupée » du Conseil Exécutif de l'UNESCO et sur la façon dont le texte désigne les lieux saints à Jérusalem, un texte qui témoigne de la tâche délicate qui consiste à désigner un lieu conflictuel.

La plupart des activités de l'UNESCO ne font pas l'objet des controverses, mais quand il s'agit des lieux saints à Jérusalem, chaque mot, guillemet, parenthèse, virgule et point doit être étudié soigneusement. C'est un parfait exemple de l'usage impossible de la langue en dehors de son contexte.

On doit garder à l'esprit la gravité et la nature délicate du problème de Jérusalem où le poids de l'histoire et de la signification religieuse et politique est cristallisé bien plus qu'ailleurs dans le monde. Ainsi, le choix d'utiliser les dénominations arabes ou israéliennes ne peut guère être dissocié du conflit qui les oppose.

Il ressort, à différents niveaux de l'analyse contrastive de notre corpus, que les termes ne sont pas toujours perçus ni présentés de façon identique. Le type de traduction adoptée varie entre la traduction formelle et la traduction fonctionnelle. En d'autres termes, nous avons remarqué une grande hétérogénéité dans les versions anglaises et françaises des toponymes des lieux saints en question. Dans les textes examinés, les référents culturels liés à l'esplanade des mosquées à Jérusalem sont les suivants :

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

Versions françaises et/ou anglaises	Version arabe
1. Esplanade of the Mosques (al-Haram ash Sharîf)	الحرم الشريف
2. Haram ash-Sharīf (le Noble Sanctuaire)	الحرم القدسي الشريف
3. Haram ash-Sharif (Esplanade du Temple)[1]	الحرم الشريف (ساحة الحرم الشريف)
4. Al-Aqṣà Mosque compound (also known as the al-Ḥaram ash Sharīf compound)	حرم المسجد الأقصى (المعروف كذلك باسم "الحرم الشريف")
5. Al-Aqṣà Mosque/al-Ḥaram ash Sharīf;	المسجد الأقصى/الحرم الشريف
6. She referred to the Al-Aqṣà Mosque/al-Ḥaram al Sharīf, holy site to Muslims, also revered by Jews as the Har HaBayit or Temple Mount.	وأشارت إلى أن المسجد الأقصى/الحرم الشريف، الموقع المقدّس لدى المسلمين، الذي يمجده اليهود أيضاً باعتباره جبل الهيكل أو "هار هبايت" بالعبرية.
7. Temple Mount[2]/Haram-es Sharif	الحرم الشريف

Force est de souligner que l'analyse quantitative des toponymes dévoile que les référents culturels dominants et aussi bien en anglais qu'en français sont ceux qui relèvent de la culture arabe musulmane, et plus particulièrement le terme « haram al-sharif », accompagné parfois des traductions « esplanade des mosquées », et/ou « le noble sanctuaire » entre parenthèses comme nous la voyons dans les exemples 1 et 2 ci-dessus. En deuxième lieu vient le terme « Esplanade des Mosquées » tout court.

Les termes que les Juifs donnent à ce même lieu, c'est-à-dire, « Mont du Temple » (Voir Exemple 7) et « Esplanade du Temple » (Voir exemple 3), sont ajoutés parfois entre parenthèses ou côte à côte avec le terme arabe. Dans ces deux formations précises de l'usage des deux désignations du lieu, la traduction

[1] Le mot « temple » n'a pas été retenu dans la traduction arabe.
[2] Désignation supprimée dans la traduction arabe.

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

arabe opte pour leur suppression et se contente du terme arabe (Voir exemple 3 et 7). D'ailleurs, nous voyons dans le troisième exemple ci-dessus que le traducteur n'a pas supprimé le terme entre parenthèses mais l'a remplacé par une autre désignation arabe du lieu en évitant de traduire le terme « Temple » qui est "هيكل" en arabe, optant pour la traduction arabe du terme « l'esplanade de haram al-sharif » - « ساحة الحرم الشريف ».

Il arrive aussi que le traducteur opte pour ajouter les dénominations juives. Dans un texte daté de 1995 par exemple et qui a été rédigé à la base en français, le traducteur anglais a pris l'initiative d'ajouter au terme arabe utilisé dans la version originale le terme juif entre parenthèses après la première apparition du terme seulement, alors que le traducteur arabe n'a pas pris la même initiative. Voir ci-dessous :

Français (version originale)	Haram es-Sharif.
Anglais (Traduction)	Al-Harâm ash-Sharîf (the Temple Mount)
Arabe (Traduction)	الحرم الشريف

Nous constatons quand même que les termes « al haram al-sharif » et le « mont du temple » sont employés comme équivalents. Le contexte décide apparemment quelle désignation choisir. Par exemple, nous remarquons que les désignations juives ont été remplacées par les désignations arabes presque partout dans les textes sauf quand il s'agit de citations ou de phrases explicatives de différents noms des lieux où les traducteurs apparemment ne s'accordent pas la même liberté comme ailleurs. Voir l'exemple ci-dessous :

She referred to the Al-Aqṣà Mosque/al-Ḥaram al Sharīf, holy site to Muslims, also revered by Jews as the Har HaBayit or Temple Mount.	وأشارت إلى أن المسجد الأقصى/الحرم الشريف، الموقع المقدّس لدى المسلمين، الذي يمجده اليهود أيضاً باعتباره جبل الهيكل أو "هار هبايت" بالعبرية.

Dans leur expression, les états membres utilisent les termes qui correspondent à leurs perceptions, qui ensuite, devront être respectées lors des traductions. D'ailleurs, l'UNESCO confirme clairement sur son site que « Les désignations employées (...) n'impliquent de la part de l'UNESCO aucune prise de position quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones, ou de leurs autorités, ni quant au tracé de leurs frontières ou limite. » [1] Du coup, dans des citations qui parlent du lieu utilisant le terme « Mont du Temple », les traducteurs optent pour le respect de cette terminologie et la traduisent telle qu'elle est utilisée par le locuteur, c'est-à-dire littéralement "جبل الهيكل" (mont du temple). À titre d'exemple, dans un texte daté de 2015, la délégation israélienne utilise le terme « mont du temple », un choix terminologique qui a été respecté dans la traduction arabe, comme suit :

[1] http://www.unesco.org/new/fr/media-services/for-the-press/terms-of-use/

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

Elle (la délégation israélienne) fait part en outre de ses inquiétudes face aux « provocations concernant le *mont du Temple* ».[1]	وذكر الوفد الدائم أيضاً في تلك الرسالة التحريض المتعلق بجبل الهيكل[2]."

De même, dans une lettre adressée par l'ambassadeur israélien au Directeur Général de l'organisation, le terme « mont du temple » a été employé dans le texte source et respecté dans la traduction arabe :

Il va sans dire et comme nous l'avions convenu, que cette mission inclut une visite au *Mont du Temple* afin qu'un rapport puisse être rendu sur les travaux qui y ont été récemment entrepris.[3]	وغني عن البيان، أن برنامج هذه البعثة يتضمن، وفقاً لما اتفقنا عليه، زيارة *لجبل الهيكل* ليتسنى تقديم تقرير عن الأشغال التي أجريت فيه مؤخراً[4].

Nous remarquons ainsi que le contexte participe à l'espace de liberté que le traducteur pourrait s'accorder dans son travail.

D'ailleurs, l'analyse des exemples a révélé que les versions anglaises et françaises utilisent plusieurs noms en référence au site étudié, lesquels sont tous remplacés en arabe par une seule dénomination. Les résultats des analyses dévoilent l'évaluation des textes, par les traducteurs et ainsi leur influence sur le cours du conflit, parfois d'une manière plus importante qu'ils ne l'imaginent. L'étude démontre que le remplacement des noms propres a pris place presque partout sauf quand celui-ci apparaît dans une citation ou la parole d'une personne en particulier.

Ponctuation et Traduction

La présente partie a pour fonction de poser un regard de traducteur sur la ponctuation qui fait partie des propriétés paralinguistiques du texte. Les marques de ponctuation introduisent une différence en traduction. Ces marqueurs pourraient être mobilisés pour jouer sur le sens d'une phrase ou d'un texte. Ainsi, un traducteur doit rester attentif à la ponctuation et ne pas l'utiliser au hasard dans sa traduction au risque de nuire au sens de l'original. Ce qui nous intéresse plus particulièrement dans cette partie est l'usage de la ponctuation pour introduire un nom propre, toponyme d'un lieu conflictuel.

Il existe des différences dans l'usage de la ponctuation entre les langues et plus particulièrement entre le français, l'anglais et l'arabe, ce qui doit être pris

[1] https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000234001_fre
[2] https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000234001_ara
[3] https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000122192_fre
[4] https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000122192_ara

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

en considération lors de la traduction entre ces langues. L'arabe a ses propres conventions d'écriture et sa propre méthode de ponctuation qui n'est pas régie par les mêmes règles comme en anglais.

Selon Kirkman (2006), les marques de ponctuation font partie intégrante du processus de rédaction et elles y jouent deux rôles, l'un grammatical et l'autre rhétorique. Mais leur importance pourrait être encore plus délicate qu'aux niveaux grammatical et rhétorique.

La présence ou l'absence de guillemets dans un texte ou une expression pourrait par exemple nier ou confirmer des récits incompatibles.

Reprenons par exemple les cas analysés plus haut ; nous voyons que le traducteur arabe opte parfois pour l'ajout dans ses traductions des guillemets autour des désignations non-arabes, comme dans l'exemple suivant :

Elle (la directrice générale de l'UNESCO) a évoqué la mosquée Al-Aqsa/Al-Haram Al-Sharif, qui est un lieu saint pour les musulmans, également sacré pour les juifs en tant que Har HaBayit ou mont du Temple,[1]	وأشارت إلى أن المسجد الأقصى/الحرم الشريف، الموقع المقدّس لدى المسلمين، الذي يمجده اليهود أيضاً باعتباره جبل الهيكل أو "هار هبايت" بالعبرية.[2]

Dans cet exemple, le traducteur arabe a ajouté des guillemets au terme « har haBayit », en précisant que c'est l'équivalent du nom de lieu en Hébreu, une partie qui n'existe pas dans l'original.

Dans une autre traduction de cette même phrase qui apparaît dans un autre endroit, le traducteur arabe opte pour des crochets dans la traduction littérale du terme mont du temple :

She referred to the Al-Aqṣà Mosque/al-Ḥaram al Sharīf, holy site to Muslims, also revered by Jews as the Har HaBayit or Temple Mount,	وأشارت إلى المسجد الأقصى/الحرم الشريف، الذي يعتبره المسلمون موقعاً مقدّساً ويقدّسه اليهود أيضاً ويسمونه "هار هبايت" بالعبرية [جبل الهيكل]،

L'ajout des guillemets et/ou des crochets dans ces deux exemples est le signe d'une intervention claire de la part de traducteur qui ne se dissocie pas de sa langue-culture de ce qui est dit dans le texte original et privilégie ainsi cette dernière.

[1] https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000247727_fre
[2] https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000247727_ara

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

Conclusion

Cette brève analyse des désignations contradictoires met en relief une stratégie intéressante et utile à envisager dans le cadre des études traductologiques. Elle démontre le rôle que la traduction joue en tant que quête d'identité du Même et de l'Autre lors d'un conflit politique. L'usage de noms différents d'un même lieu côte à côte n'est pas dû au hasard, mais est dû plutôt à un choix délibéré pour éviter tout conflit d'intérêt. D'ailleurs, les exemples analysés montrent que les traducteurs arabes ont parfois d'autres stratégies pour traiter ces toponymes. En s'adressant à leur tour à un public arabe, ils cherchent à supprimer la domination juive en considérant qu'il s'agit d'un seul et même lieu et que le nom arabe suffit. Cette décision pourrait s'expliquer également par le fait que les noms ne relèvent pas de perceptions arabes pourraient apparaître choquants dans un texte destiné aux arabophones, ce qui pourrait expliquer leur suppression à plusieurs reprises dans les textes. Reprenant les propos de Ladmiral (1995), la traduction nous évite de lire l'original et nous sauve de devoir lire ce qui ne pourrait pas nous plaire dans l'original (Ladmiral, 1995 : 418). En même temps, une mauvaise traduction est juste une manipulation qui réussit à présenter ce que le texte original n'a pas voulu dire (Mira, 1999 : 114).

La langue est façonnée de cultures, de religions et de civilisations. Elle n'est jamais neutre et véhicule des idéologies, des représentations associées à l'histoire et à l'identité du peuple qui l'a faite sienne. Ainsi, lorsqu'il s'agit de présenter des éléments chers à des peuples, des cultures et des religions différentes, en particulier ceux relatif au conflit israélo-arabe, il faut parfois « tourner sept fois sa langue dans sa bouche » avant de parler. La tâche devient encore plus délicate et complexe lorsqu'il faut s'exprimer en plusieurs langues. Cette pratique est très courante dans le cadre des travaux des Nations Unies et de ses différentes agences.

Au-delà de la dénomination, le choix des toponymes est un acte de nature nettement politique ou plus spécifiquement glottopolitique. Il est question de revendiquer l'inscription du toponyme dans une communauté linguistique et/ou culturelle (nationale, régionale). On peut observer ce genre d'intervention (souvent lié à un positionnement régionaliste ou nationaliste) tout particulièrement dans des périodes de normalisation d'une langue jusqu'alors minorée parce que dominée, exclue entièrement ou pour l'essentiel de la communication publique institutionnelle. Le mot clé qui ressort de ces réflexions est « IDENTITÉ ». La question d'identité a toujours troublé les groupes israéliens et palestiniens. La cristallisation de l'identité s'effectue toujours vis-à-vis de l'autre, qui sert comme un reflet à la fois de la différence et/ou de la similarité (Amit-Kochavi, 1996, 2000).

Pour conclure, la dénomination d'un toponyme n'est jamais sans aucun doute neutre politiquement. En d'autres termes, les désignations employées pour parler d'un lieu géographique subissent une influence relevant de la portée

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

historique de ce terme. Selon le nom choisi, un même lieu pourrait changer de nationalité, de religion et d'identité, puisque chaque nom renvoie à des liens historiques profonds avec une culture particulière. L'utilisation d'un toponyme plutôt qu'un autre pour le même lieu n'est donc pas objectif et témoigne souvent d'une époque, d'une façon de penser et de s'approprier le lieu, son histoire et ses implications. De ce fait, les différents noms disputés n'ont pas les mêmes connotations.

Bibliographie :

Achcar, Gilbert (2009) : *Les Arabes et la Shoah. La guerre israélo-arabe des récits*. Actes Sud.

Álvarez, Roman and M. Carmen-África Vidal (1996) : Translating: A Political Act. In: Roman Álvarez and M. Carmen-África Vidal (eds). *Translation, Power, Subversion*. Clevendon, Multilingual Matters, 1-10.

Amara, Muhammad (2018) : *Arabic in Israel : Language, Identity and Conflict*. Routledge.

Amit-Kochavi, Hannah (1996) : Israeli Arabic Literature in Hebrew Translation: Initiation, dissemination and reception. *The Translator* 2: 1, 27-44.

Amit-Kochavi, Hannah (2000) : Hebrew Translations of Palestinian Literature-from total denial to partial recognition. *Traduction, Terminologie, Rédaction*, XIII(1), 53-80.

Baker, Mona (2005) : "Narratives in and of Translation", *SKASE Journal of Translation and Interpretation* 1(1): 4-13

Baker, Mona (2006) : *Translation and conflict: A narrative account*. London and New York: Routledge.

Bourdon, Jérôme (2009) : *Le récit impossible. Le conflit israélo-palestinien et les médias*. Bruxelles, Ina/De Boeck, coll. Médias recherché.

Dahamshe, Amer (2017) : "Names under Supervision: Israeli Linguistic Regulation of Arab Streets— Tur an as a Case Study", *Journal of Levantine Studies* 7, No. 2, 103-130.

Danthe, Michel (2016) : « Avec Jérusalem, l'Unesco « révise-t-elle l'histoire » ou « Israël fait-il son Calimero » ? », *Le Temps*, 19 octobre 2016.

Glazer, Steven (1980) : « The Palestinian Exodus in 1948 [archive] », *Journal of Palestine Studies*, no 4, été 1980, 97-98.

Hermans, Theo (1999): Translation and normativity. In C. Schäffner (ed.), *Translation and norms*, 50-71. Clevedon, Multilingual Matters.

Kirkman, John (2006) : *Punctuation matters: Advice on punctuation for scientific and technical writing*, 4th edition, London, Routledge.

Ladmiral, Jean-René (1995) : "Traduire, c'est-à-dire… Phénoménologies d'un concept pluriel ». *Meta* 40, No. 3 :415-20.

Lefevere, André (1990): Translation: Its genealogy in the west. Dans S. Bassnett et A. Lefevere (eds.) *Translation, History and Culture,* 14-28. London, Cassell.

Macherey, Pierre (2008) : Idéologie : le mot, l'idée, la chose. *Methodos : Savoirs et textes*, Savoirs textes langage – UMR 8163, Revue en ligne (http://methodos.revus.or/1843).

Mira. J.F. (1999) : La Piramide de Bent. El Temps Setmnari d'informacio general, 114.

Nida, Eugene, A. & Taber, Charles, R. (1969) : *The theory and practice of translation*. Leiden, Brill.

Said, Afaf (2019) : « Enjeux politiques de la traduction des toponymes », *Traduire*, 240, 48-58.

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)

Said, Edward (1993) : *Culture and Imperialism*. New York, Knopf.
Tymoczko, Maria (2003) : "Ideology and the Position of the Translator: In What Sense is aTranslator 'In Between?" In: María Calzada Perez (ed.), *Apropos of Ideology – Translation Studies on Ideology – Ideologies in Translation Studies*. Manchester, St.Jerome Publishing, 181-201.
Van Dijk, Teun,.Adrianus (1995) : Discourse Semantics and Ideology. *Discourse & Society* 6(2), 243-89.
Venuti, Lawrence (1992) : *Rethinking Translation: Discourse, Subjectivity, Ideology*, Lawrence Venuti (ed), 1-17. London & New York, Routledge.
Venuti, Lawrence (1995) : *The Translator's Invisibility: A History of Translation.* London & New York, Routledge.
Venuti, Lawrence (1996) : Translation as Social Practice: Or, the violence of translation. In M.G. Rose (ed.) *Translation Horizons Beyond the Boundaries of Translation Spectrum* (Translation Perspectives IX), 195-214. Binghamton, State University of New York at Binghatom.
Venuti, Lawrence (1998) : *The scandals of translation: towards an ethics of difference.* London/New York, Routledge.

Corpus :

Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (2001): « Jérusalem et la mise en œuvre de la décision 160EX/3.5.1 », 161e Session du Conseil exécutif, 21 mars 2001, Paris. Document en ligne : https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000122192_fre (consulté le 7.12.2019).
Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (2015a): « Palestine occupée », 196e Session du Conseil exécutif, 20 mars 2015, Paris. Document en ligne : https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000232326_fre (consulté le 7.12.2019).
Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (2015b): « Palestine occupée », 197e Session du Conseil exécutif, 11 août 2015, Paris. Document en ligne : https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000232326_fre (consulté le 7.12.2019).
Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (2017): « Palestine occupée », 201e Session du Conseil exécutif, 23 mars 2017, Paris. Document en ligne : https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000247727_fre (consulté le 7.12.2019).

BDD-A30683 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.172 (2026-01-27 22:20:40 UTC)